

DICKINSON, John A. et Marianne MAHN-LOT, *1492-1992 : les Européens découvrent l'Amérique*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991.

Francisco Antolin

Volume 46, numéro 4, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305157ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305157ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Antolin, F. (1993). Compte rendu de [DICKINSON, John A. et Marianne MAHN-LOT, *1492-1992 : les Européens découvrent l'Amérique*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(4), 680–681. <https://doi.org/10.7202/305157ar>

DICKINSON, John A. et Marianne MAHN-LOT, *1492-1992: les Européens découvrent l'Amérique*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991.

Les auteurs, l'un professeur d'histoire de l'Université de Montréal, l'autre archiviste-paléographe, présentent en quatre chapitres les antécédents et les conséquences de la découverte du Nouveau Monde, fait qui, d'après le chroniqueur Lopez de Gomara, «est l'événement le plus important de l'histoire depuis l'Incarnation de Celui qui a créé le monde».

Le premier chapitre fait un résumé des premiers explorateurs: Colomb changea le cours de l'histoire; Cortès s'empara de l'Empire aztèque; Pizarro conquiert l'Empire inca; Cabral découvrit le Brésil; Cartier fut le premier à s'établir aux bords du Saint-Laurent.

Le deuxième chapitre présente une confrontation de la civilisation européenne avec celle des peuples autochtones de l'Amérique. L'Europe, à la fin du Moyen Âge, réunissait «les conditions démographiques, économiques, techniques et mentales pour faire exploser l'univers connu». Par contre le nouveau continent n'était pas prêt à faire face aux incursions venues du Vieux Monde. Les Autochtones d'Amérique ne connaissaient ni les métaux, ni la roue, ni la poudre. Leur unique arme était la lance.

Pourtant il y avait une différence entre le nord et le sud du Mexique: au nord, le climat était rigoureux et les terres peu ou pas peuplées. On pratiquait une agriculture de subsistance: maïs, haricots, courges... Au sud, le climat était doux et l'habitat assez peuplé. Le système de conquête était la *encomienda*. Ce chapitre consacre de longs paragraphes au fonctionnement des *encomiendas*, à l'évangélisation, aux réductions du Paraguay, aux *pueblos hospitaes* de Vasco de Quiroga, au «bon sauvage», aux institutions indiennes: *ejido*, *mita* et *ayllu*... et aux causes de la démographie régressive parmi les populations autochtones.

Le troisième chapitre informe le lecteur sur les moyens techniques qui ont servi à la conquête comme l'astrolabe, la boussole, les portulans, les tables trigonométriques, le gouvernail d'étambord, des bateaux fiables: caraque, caravelle, galion..., etc. On explique aussi comment se préparaient les expéditions. Celles-ci avaient un caractère privé. Cela expliquerait, entre autres, les causes de «la convoitise effrénée dont firent preuve les colons».

Le quatrième chapitre fait un bilan de la situation des Indiens 500 ans après le premier voyage de Colomb. Ici aussi, il faut faire une distinction entre le nord et le sud du continent. Au nord, peu peuplé, les terres étaient abondantes, la résistance au colonisateur faible, les échanges économiques ou personnels relativement modestes. C'est pour cela que l'aménagement du territoire a été presque une prolongation des sociétés mères. Le sud, étant beaucoup plus peuplé, l'interaction a été bien plus intense: métissage, main-d'œuvre presque gratuite, échanges de produits tropicaux et des métaux...

Mais tant au nord qu'au sud, il y a eu abus de toutes sortes, pillage des terres, massacres, déplacements forcés... comme si n'avaient pas suffi la catastrophe de l'alcool, la traite des Noirs et le choc microbien qui décima les populations autochtones. On comprend maintenant pourquoi les festivités

entourant le 500<sup>e</sup> anniversaire de la découverte de l'Amérique ont signifié pour les Indiens la pathétique évocation de 500 ans de mépris, d'esclavage, d'exploitation éhontée, voire de génocide.

Enfin, l'ouvrage qui nous occupe est un livre modeste (194 pages), bien écrit, bien pensé et surtout bien documenté. Le refus de la *légende noire* contre l'Espagne en est une preuve et place le livre à la hauteur de *Tree of Hate* de P. W. Powell. Ce n'est pas un livre polémique mais le dernier chapitre crée un certain malaise par rapport à la situation des Amérindiens. Le statut qu'on leur accorde ne les satisfait pas. Pire encore, il y a des pays où la formule «le meilleur Indien c'est l'Indien mort», est toujours en vigueur. Le cri de détresse indien est un cri continental. Il nous concerne tous tant au nord qu'au sud.

*Université Concordia*

FRANCISCO ANTOLIN